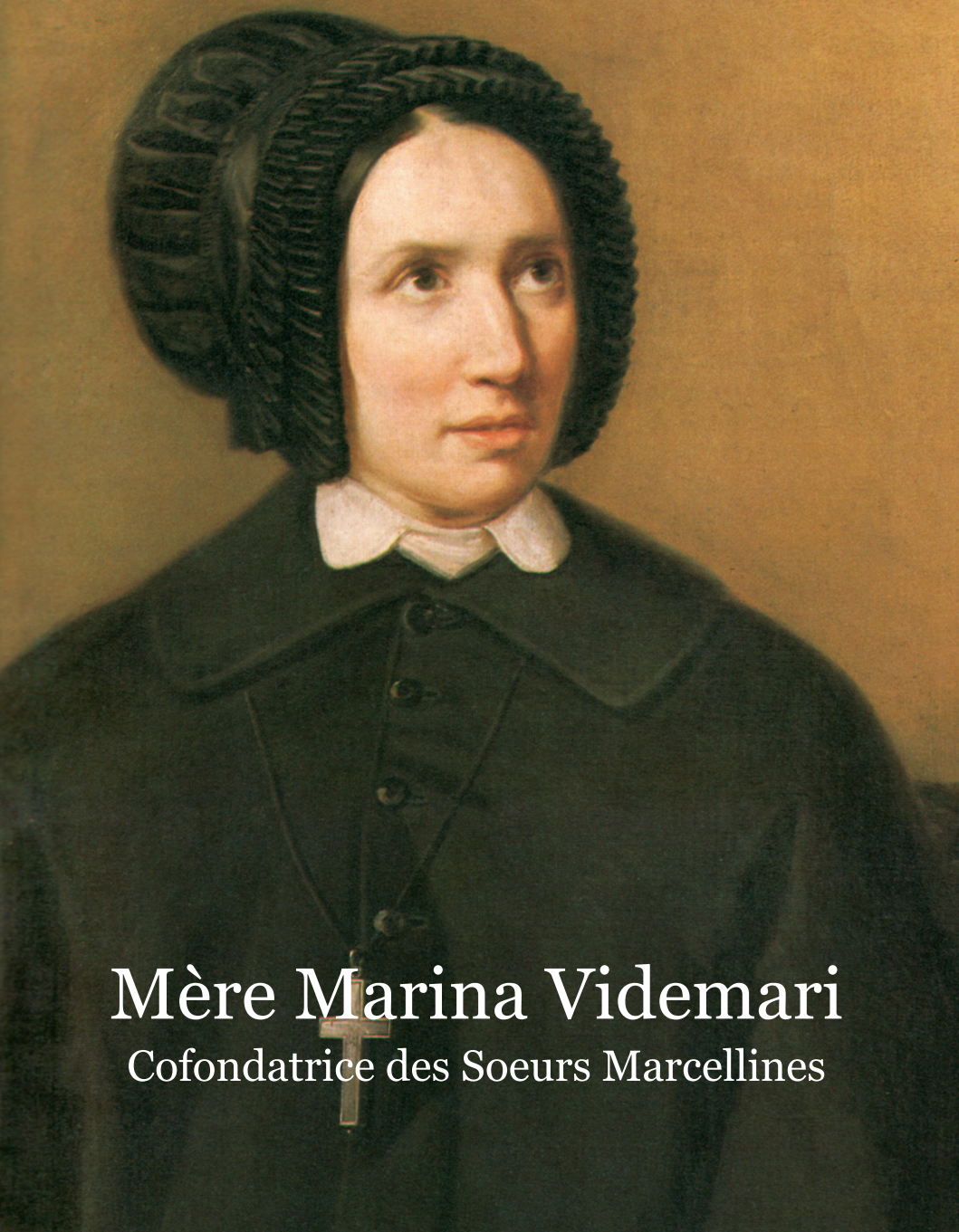


Luciana Redaelli



Mère Marina Videmari
Cofondatrice des Soeurs Marcellines

Luciana Redaelli

MÈRE MARINA VIDEMARI

Une réponse à Dieu

Titre original :
Madre Marina Videmari
Che cosa avete deciso, Marina?

Traduction de l'italien : Vittoria Bertoni
Graphisme : Stefano Ferrari
Éditions des Sœurs Marcellines

MÈRE MARINA VIDEMARI, cofondatrice des Sœurs Marcellines

La fondatrice des Marcellines n'était pas la *femme de fer* que souvent on imagine, une femme tout d'une pièce, énergique, autoritaire, aux côtés d'un Monseigneur Biraghi doux, paisible, complaisant. Cette opinion nous a été transmise, en partie par les anecdotes de la tradition et en partie par une lecture hâtive de l'histoire abrégée de la Congrégation que Mère Marina rédigea elle-même, « tout bonnement », d'un style rapide et vivant, « en se souciant, avant tout, de respecter la vérité et la charité ¹ ».

De cette rédaction il ne se dégage qu'un seul aspect de la riche personnalité de Mère Marina : son souci d'efficacité, cela au détriment de sa vraie physionomie, celle de sa féminité pétrie de vive intelligence et de générosité de cœur. « De quoi n'est-elle pas capable la finesse de l'esprit féminin, quand elle est associée à une piété solide ² ! », s'exclamait-elle à propos des *grandes dames* de Lecce. En s'exprimant ainsi Mère Marina donnait la meilleure définition d'elle-même et de son action. À noter que *les grandes dames* de Lecce avaient adroitement obtenu que la Maison d'Éducation Angiolilli fût confiée aux Marcellines.

¹ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* -, chapitre XXVIII, p. 138.

² *Ibid.*, chapitre XXVI, p. 131.

et qu'elles leur avaient réservé un accueil resté mémorable.

Comme toute femme de son temps, Marina était une femme romantique, passionnée, sensible, portée à l'appréhension et au découragement, mais capable aussi d'humour et de courage.

Plus qu'une *supérieure de fer*, elle fut une mère au cœur indomptable.

Ce n'est donc pas un hasard si Monseigneur Biraghi, en fin psychologue, l'a choisie pour fonder une congrégation destinée à l'éducation des jeunes filles de *condition civile* dans le Milan, alors bouillonnant, des «années 1830».

La fille aînée de Monseigneur Biraghi ne pouvait être ni ennemie du progrès, ni sans culture, ni bigote, ni dure, ni inflexible, ni apathique. Il se peut qu'elle n'eût pas dans son bagage culturel la connaissance des créations immortelles de Porta et de Manzoni, mais elle en respirait l'air dans le milieu dynamique et cultivé qui l'avait vue naître et grandir à Milan, entre le Verziere et la Place Belgioioso.

Les Videmari étaient des commerçants aisés, établis au centre-ville dans le quartier des Deux Murs. Ils étaient des amis intimes de l'abbé Biraghi, ce qui témoigne de leur foi profonde et solide. Marina, cependant, ne connaissait Don Biraghi que de nom et voilà qu'à un moment crucial de sa vie, et de façon inattendue, elle vint à se trouver en sa présence.

À l'automne 1836, alors qu'elle n'avait que vingt-quatre ans, Marina éprouva une profonde angoisse. Elle avait été saisie, tout à coup, d'un accès de fièvre intermittente qui l'épuisait physiquement, mettant en péril, à la veille même

de sa réalisation, le projet de vie qu'elle caressait depuis longtemps dans son cœur. Elle se sentait comme une fiancée qui, attendant le jour des noces, verrait sa joie brusquement changée en deuil par une mystérieuse fatalité.

Pour quel motif cette adolescente vive et enjouée, troisième enfant d'une nombreuse et riche famille bourgeoise, avait-elle décidé de se consacrer à Dieu dans la clôture des Visitandines? Les quelques notes de la chronique de Mère Marina ne nous en dévoilent pas le secret. Elles font seulement allusion à des amies très chères qui avaient pris le voile dans un monastère : des amies de la paroisse Saint-Raphaël ou des compagnes qui, chaque dimanche, fréquentaient avec elle le patronage dirigé par Mère Barioli.

La rencontre avec cette femme exceptionnelle fut, sans doute, une rencontre marquante et décisive dans la vie de la jeune Marina. L'archevêque Gaisruck avait demandé à Mère Barioli de diriger, dans l'ancien monastère de saint Michel sur Dosso, la nouvelle congrégation des Ursulines de saint Charles qui se vouaient aux œuvres éducatives du patronage de l'archidiocèse ambrosien. Si, en cet automne dramatique de 1836, Marina, exténuée par la souffrance physique et morale, supplia ses parents de l'autoriser à suivre une retraite auprès de Mère Barioli, c'est qu'elle avait probablement vécu des expériences spirituelles sérieuses auprès d'elle, au presbytère de la basilique Saint-Ambroise.

De fait, ce fut dans la Basilique des Martyrs, là où le souvenir de la vierge Marcelline se fait plus suggestif, que la fondatrice des Sœurs Marcellines fut marquée du sceau de l'Esprit.

Marina malade vit s'évanouir l'espoir que ses parents consentissent à la laisser entrer au monastère. Elle se

croyait, de ce fait, rejetée par ce Dieu même qui, auparavant, l'avait captivée comme l'Épouse du Cantique.

« Abattue plus que jamais et souffrant de ma mauvaise santé, je me préparais à la mort »³. Tel était l'état d'âme de la jeune Marina, lorsqu'elle vint chercher secours et paix auprès de Mère Madeleine Barioli, lors de cette retraite. Elle ne savait pas encore que le prédicateur, Don Biraghi, était un ami de sa famille et qu'il était directeur spirituel au Grand Séminaire de Milan.

Quand elle s'en aperçut, elle resta d'abord perplexe, presque troublée. Elle estimait Don Biraghi, mais elle redoutait de se confier à lui, de lui ouvrir son âme, de lui parler de son désir d'entrer à la Visitation. N'allait-elle pas se trouver devant un allié de ses parents, un opposant de plus à ses vœux ? Et de quel poids ! Toutefois, elle se fia à Dieu qui connaissait sa peine et son angoisse et décida de tout dire à Don Biraghi. Elle s'ouvrit à lui dans une confession générale et se disposa à écouter la réponse de Dieu par l'intermédiaire d'un homme. Le chemin mystérieux par lequel Dieu voulait la conduire aboutit, non pas à un choix personnel, mais à une obéissance docile, mûrie dans une attente sereine et patiente.

À la fin de la retraite, Don Biraghi l'appela et s'entretint avec elle en présence de Mère Barioli. Il lui proposa de prolonger d'une quinzaine de jours son séjour au presbytère, de sorte que, lui, « cette bonne sœur, la prière et

³ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* -, chapitre I^{er}, p. 9.

l'aide de Dieu » puissent l'amener « à prendre une bonne décision ⁴»

« Je restais abasourdie ⁵...Quand on sait ce qu'est l'attente pour le cœur d'une adolescente éprise d'un idéal merveilleux, d'autant plus fascinant qu'il est plus difficile à atteindre, on peut imaginer combien il en a coûté à Marina de répondre : « Oui, je resterai volontiers ⁶». Pauvre Marina ! Elle, la femme « au caractère vif, dynamique, entreprenant ⁷», la femme qui façonnera la congrégation des Marcellines, la voilà désespérée, contrainte à se réfugier près des cryptes vétustes de Marcelline et d'Ambroise pendant une neuvaine, faite plus de larmes silencieuses que de paroles.

« Je priais pour connaître la volonté de Dieu ⁸». Voilà une manière différente, certainement plus pénible, mais certes plus sûre, de se donner au Seigneur. Une lettre, écrite à Monza en septembre 1837 et adressée à Don Biraghi nous aide à mieux comprendre: « J'hésitais entre mille pensées et résolutions diverses sans savoir à quoi me résoudre. Finalement, c'est par vous que Jésus m'a fait comprendre quelle était sa volonté ⁹».

⁴ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre I^{er}, p. 10.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁸ *Ibid.*

⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 29.09.1837, Archives de la Maison Générale des Sœurs de sainte Marcelline

« Le dernier jour de la neuvaine, après la sainte communion, raconte Mère Marina, je me trouvais toute différente de l'ordinaire. Je me sentais même en meilleure santé. Joyeuse, sereine, j'étais fermement décidée à me soumettre en tout et pour tout à Don Biraghi ; ce saint homme me semblait un ange envoyé par Dieu pour me montrer du doigt la route à suivre ¹⁰ ».

Le soir de ce même jour, à la demande de l'abbé Biraghi – « Alors, Marina, qu'avez-vous décidé? » – la bonne Mère Madeleine, « lisant dans le cœur » de Marina, annonça que celle-ci était prête à renoncer au cloître pour suivre la route que Don Biraghi voudrait bien lui indiquer. L'abbé Biraghi, toutefois, désira que Marina elle-même se prononce à ce sujet. Enfin, après un silence lourd de tension, elle s'exclama : « Oui, avec la grâce de Dieu, je suis prête à tout ¹¹ ».

« Je suis prête à tout ». Quelques jours après, l'abbé Biraghi, qui avait obtenu le consentement de ses parents, avec son calme habituel répondit à Marina, désireuse de savoir à quel monastère il la destinait. « Tout doucement, ma fille, à présent il faut que vous deveniez comme un petit enfant de deux ans, qui se laisse conduire là, où son guide croit bon de le conduire et au moment qu'il juge le plus convenable ¹² ».

Don Biraghi la fit donc partir immédiatement pour Monza, sans lui permettre de rentrer chez elle et de prendre congé de sa famille, sans même lui permettre de

¹⁰ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* -, chapitre I^{er}, p.11.

¹¹ *Ibid.*, p. 12.

¹² *Ibid.*, chapitre II, p. 13.

«prendre ses livres et le trousseau nécessaire ¹³». Il la mit ainsi à l'épreuve, en lui imposant une stricte obéissance évangélique.

Marina accepta, mais son cœur «s'affola», ses nuits s'écoulèrent «sans sommeil ¹⁴». La séduction de tout ce à quoi elle devait renoncer sembla, tout à coup, s'emparer d'elle avec une violence insoupçonnée. «De nouveau la passion et le monde avec ses attraits me charmaient ¹⁵», dira-t-elle dans une lettre adressée à Don Biraghi en 1837. Plus tard, la future éducatrice "marcelline" exhortera ses consœurs à ne pas se méfier des «jeunes filles douées, au caractère vif et difficile ¹⁶».

Malgré la bonne entremise de don Biraghi, ce ne fut pas sans peine qu'elle se sépara de sa famille, si l'on en juge d'après une lettre de 1841 adressée à celui-ci : «Si vous voyez ma mère, saluez-la pour moi. Dites-lui que je lui demande encore pardon et assurez-la que je l'aime ¹⁷».

En ce mois d'octobre 1836, Don Biraghi, qui avait discerné en elle de remarquables aptitudes d'éducatrice, la logea à Monza, dans une sorte de pensionnat dirigé par deux sœurs, les demoiselles Bianchi. Elles orientèrent Marina vers les études supérieures, en vue d'obtenir le

¹³ *Ibid.*, p. 14.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 28.09.1837.

¹⁶ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marconi*, 16.11.1881.

¹⁷ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 12.10.1841.

diplôme d'institutrice et elles formèrent son caractère. Don Biraghi avait fait preuve de sagesse en choisissant un tel milieu pour celle qu'il appelait à réaliser son œuvre éducative. « Les demoiselles Bianchi, notera Marina dans *Retour aux Sources*, sont connues à Monza comme d'excellentes éducatrices et les meilleurs instituteurs enseignent dans leur école. Tout Monza sait combien de jeunes filles vertueuses, d'excellentes mères de famille et des saintes religieuses ont été éduquées par ces bonnes sœurs Bianchi ¹⁸».

« Cette semaine, mon institutrice commence à me traiter de la manière que vous lui avez conseillée, c'est-à-dire, qu'elle me refuse ce qui me plaît et m'impose ce qui me déplaît ¹⁹».

Le doux et aimable Don Biraghi soumit, donc, sa première-née à un dur et pénible travail. Marina s'en rendit compte, mais elle se laissa conduire sans regret : « Depuis que je suis à Monza, je n'ai jamais été incertaine, entre le oui et le non ²⁰». « Je ne peux vous décrire le plaisir que je prends aux études ; je vous dis seulement que rien ne me semble difficile. Rester à ma table de travail parfois pendant cinq ou six heures ne me semble rien du tout, un seul instant ²¹».

¹⁸ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre II, p.15.

¹⁹ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 12.10.1837.

²⁰ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 7.05.1838.

²¹ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 5.10.1837.

Ses journées s'écoulaient bien remplies, partagées entre l'étude, la prière, les travaux féminins « exécutés avec le plus grand soin ²² » et l'assistance aux pensionnaires plus jeunes qu'elle. Marina doit pratiquer l'humilité, mettre un frein à sa langue, apprendre à vivre pauvre, soumise et effacée. Telle est la ligne de conduite que Don Biraghi lui a fixée.

Son sage directeur contrôle ses lectures, ses études, sa syntaxe et son orthographe. Il lui fait désirer et attendre les réconforts spirituels : « J'attendais votre lettre, celle qui, comme vous me l'aviez promis, me donnerait une règle de vie²³ ». Il ne lui épargne ni corrections, ni interdictions parfois sévères. « J'ai senti mon sang se glacer dans mes veines à la pensée que vous me jugiez, peut-être, moins fervente. Ah ! Je vous en prie, ayez la charité de m'accepter. Autrement, si vous ne m'acceptez pas, je suis certaine que je ne survivrai pas longtemps ²⁴ ». Elle s'aperçoit que Don Biraghi veut l'habituer à cheminer sans son appui : « J'ai compris que vous voulez m'entraîner à me passer de vous ²⁵ ». Avec sagesse, elle en tire profit : « Moins on a, plus on a. De fait, je n'ai plus ni parents, ni amies qui puissent me réconforter. Mais cela peu

²² A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* -, chapitre II, p.15.

²³ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 12.10.1837.

²⁴ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 7.05.1838.

²⁵ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 17.10.1837.

m'importe ; j'ai Jésus-Christ, alors j'ai tout et j'espère tout ²⁶».

Entre temps Don Biraghi tarde à lui faire connaître la destination à laquelle il l'envoie : « Faites-moi la charité, je vous en prie, de m'écrire quelque chose au sujet de notre Institut et de me dire si je dois rester encore longtemps à Monza ; n'ayant pas de nouvelles, je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose de fâcheux ²⁷ ». Toutefois, elle est disposée à tout : « Croyez-moi, après avoir achevé mes études de grammaire, j'irai là où vous me direz d'aller, sans chercher à savoir ni pourquoi, ni comment ; peu m'importe que vous me mettiez dans un couvent comme converse ou comme institutrice ou bien que vous m'envoyiez là où vous souhaitez réaliser votre projet ; en vous j'aperçois l'interprète de la volonté du Seigneur Jésus Christ à mon égard ²⁸ ».

Jamais Marina n'oublia ces deux années passées à Monza: « Les semaines, les mois, s'envolaient, tellement j'étais occupée ²⁹ ».

Son cœur impatient avait hâte de partir, si bien qu'elle laissait galoper son imagination toutes les fois que Don Biraghi laissait échapper quelques rares allusions au sujet de son projet: « Que des rêves d'or ne fait-on pas quand on

²⁶ *Ibid.*

²⁷ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 19.09.1838.

²⁸ MERE MARINA VIDEMARI *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 5.10.1837.

²⁹ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre II, p.15.

est jeune! Que de douces illusions dans les premières feveurs de la jeunesse...³⁰!»

Marina brûla les étapes de sa préparation et ses enseignants la jugèrent prête à passer l'examen du brevet. Il lui fallut donc effectuer six mois de stage dans une école municipale.

En mai 1838 Marina revient à Milan, non pas chez elle, dans sa famille, dont elle souffre encore d'avoir été séparée, mais chez Mère Madeleine Barioli. Il lui faut commencer sa formation à l'école Saint-Thomas, dirigée par l'abbé Joseph Moretti.

Au bout de deux mois la jeune étudiante se révèle suffisamment préparée pour que la titulaire de la classe, où elle fait son apprentissage, lui propose de se présenter au brevet d'institutrice, sans attendre que s'écoulent les six mois requis. Elle veut lui épargner un retard inutile et une fatigue considérable. De fait, en cette période Marina est visiblement déprimée. Elle s'impose de pratiquer régulièrement et avec générosité l'obéissance, de s'adapter à des personnes et à des milieux nouveaux, de maîtriser son tempérament, son dynamisme, ses sentiments : de tels efforts ne pouvaient être que nuisibles à sa santé.

On était au mois d'août et il faisait très chaud.

Son amie Valaperta, qu'elle aime beaucoup et qui a l'intention de partager son choix de vie, tombe subitement gravement malade. Déjà accablée de fatigue, elle est déchirée par cette nouvelle. Dans ces conditions, elle doit toute seule décider de la suite à donner à la proposition d'avancer la date de son examen. Elle sait que Don

³⁰ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre II, p. 17.

Biraghi s'y opposera, en raison de sa santé chancelante, mais elle sait aussi qu'il s'agit d'une occasion providentielle.

L'obéissance à laquelle elle se soumet avec intelligence et amour n'affaiblit nullement le courage de son esprit d'action, une de ses plus belles qualités. L'obéissance, au contraire, lui permet un certain détachement d'elle-même qui la rend plus clairvoyante. « Je fis ma demande, en me disant : si tout va bien, je le dirai à Don Biraghi. Si tout va mal, au printemps, je passerai de nouveau l'examen ³¹ ». Les vicissitudes de ces torrides journées d'août 1838 transparaissent d'une page mémorable de sa chronique : *Retour aux Sources*.

Marina se présente à l'examen. Elle est brillamment reçue. Sans perdre de temps, elle met fin à son année scolaire et prend congé de ses collègues et de ses élèves. C'est alors que lui parvient la brusque nouvelle de la mort de son amie Valaperta. En proie à de fortes émotions et très fatiguée, il lui faut affronter Don Biraghi. Celui-ci, ignorant la tentative audacieuse de son élève, vient avec Don Moretti lui proposer naïvement de rester à Milan jusqu'à une date avancée du printemps. Voici le récit qu'elle en fit elle-même. « Affligée par la mort de mon amie, embarrassée d'avoir passé les examens à l'insu de Don Biraghi, je tenais dans mes mains les deux diplômes sans pouvoir prononcer un mot. Et Don Biraghi : « Mais parlez donc ! Décidez quelque chose. » « J'aimerais retourner à Monza. Je me sens affaiblie. J'ai besoin de repos ». Don Moretti reprit : Et le brevet ? Et l'apprentissage et le stage ? « Pour toute réponse, je leur remis les deux diplômes. Ils lurent,

³¹ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre III, p.21.

se regardèrent, et murmurèrent, je le sus plus tard : « le caractère de cette fille donne à penser ³²! »

C'est précisément à ce caractère qu'elle doit sa réputation de *femme de fer*, de femme autoritaire. Pourtant, c'est bien parce qu'elle a un tel caractère qu'en l'automne de cette même année 1838, Don Biraghi lui confie, sans tarder, la première maison de sa Congrégation.

Marina devient alors la première d'une lignée de vierges marcellines, consacrées à l'éducation des jeunes filles.

La pédagogie que les Marcellines instaurèrent était novatrice: dans une ambiance plus familiale que scolaire, elles partageaient la vie de leurs élèves, à table, au dortoir, en récréation, pendant les heures de classe et de prière. Dans *Retour aux Sources* Mère Marina raconte les journées pleines d'enthousiasme de l'automne 1838, à Cernusco ; elle raconte l'appréhension, les difficultés de ces débuts héroïques : «... par un temps humide, pluvieux, en harmonie avec ce qui se passait dans mon âme [...] nous arrivâmes à Cernusco vers l'«Ave» [...] Heureusement pour moi, la nuit allait tomber! Nous nous prosternâmes toutes les trois devant Notre-Dame des Douleurs et, après une prière fervente et larmoyante, je me relevai et dis: «Dieu m'a conduite ici et Dieu lui-même m'aidera à bien m'en sortir ³³!

Le caractère de Marina, qui préoccupait tant Don Biraghi, l'a, cependant, rendue capable de diriger l'œuvre qu'il avait conçue. Ce même caractère lui a permis de gui-

³² A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre III, p.22.

³³ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre V, p.27.

der de jeunes nouvelles vocations, de les aimer et de travailler avec elles dans une activité qui, bien vite, suscitera avec l'estime et l'approbation, d'inévitables critiques et oppositions.

Dès 1838 Marina soutient et encourage l'abbé Biraghi dans sa fondation des Marcellines. Elle le pousse à ne pas renoncer à son projet, elle l'empêche de se laisser troubler par d'excessives préoccupations financières. Avec Joséphine Rogorini, le numéro deux de la Congrégation naissante, elle le réconforte dans les moments difficiles. Par l'enthousiasme de leur jeunesse, Joséphine et elle font de leur mieux pour lui peindre l'avenir sous « les teintes les plus roses » et s'efforcent d'échapper au danger d'être rattachées à une autre congrégation.

Quand on lit les exhortations à la pauvreté, adressées par Mère Marina à ses filles, on y découvre le choix d'une pauvreté vécue selon l'esprit des béatitudes évangéliques et l'écho de l'expérience passionnante qui a marqué l'Institut à ses débuts. « Notre Congrégation a pris naissance dans une grande pauvreté de moyens et de sujets, d'une manière simple et dans un lieu obscur, d'où l'assistance et la protection de Dieu.³⁴ »

La joie profonde, fruit de la pauvreté qui ouvre l'âme au bonheur de l'union avec Dieu, transparaît dès les premiers paragraphes du Coutumier. Elle constitue comme la toile de fond du charisme de la nouvelle Congrégation qui adopte un style de vie évangélique. La règle d'or donnée par Mère Marina aux Supérieures la voici: « Gardez-vous

³⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Coutumier des Sœurs de Sainte Marcelline*, 1875, pp. 154-155

bien de dire ma maison, mes sœurs, mes élèves ³⁵». Plus que la pauvreté extérieure des biens et des moyens, elle leur demande la pauvreté intérieure du cœur, pauvreté qui s'exprime dans un respect profond des créatures, pauvreté vécue sans ostentation comme en témoigne « le tout premier esprit de la Congrégation » selon lequel il est recommandé de « se contenter volontiers de tout ³⁶».

« Dès le berceau les Marcellines ont été habituées à une certaine virilité de caractère ³⁷», non pas parce que leur Mère Fondatrice fut une sorte de général d'armée, mais parce qu'elle était une femme capable de se donner entièrement, sans réserve et par amour.

La « Mère » qui par ses boutades pleines d'esprit tiendra tête à Carlo Tenca et laissera à ses Sœurs comme dernier réconfort le mot « courage », la « Mère » qui déclare que pour guérir les maladies « il n'y a rien de mieux qu'un bon caractère et un grand courage ³⁸ », qui exhorte à « agir avec intelligence et à maîtriser son cœur ³⁹ », qui dans les adversités répète « Dieu nous aidera à bien nous en ti-

³⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Coutumier des Sœurs de Sainte Marcelline*, 1875.

³⁶ MERE MARINA, *Lettre à Sœur Joséphine Rogorini*, 15.11.1879.

³⁷ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* -, chapitre XIV, p.74.

³⁸ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Simonini*, 17.07.1886.

³⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 26.11.1880.

rer ⁴⁰», une telle Mère a certainement fait un long apprentissage du courage pendant sa propre vie.

Quand, très jeune encore, elle guide le pensionnat de Cernusco et qu'elle se débrouille avec sagesse au milieu des élèves, des enseignants, des notables de la Curie et de la ville, elle ne cesse d'accueillir humblement les réprimandes de Don Biraghi.

Elle reconnaît qu'elle est une « grande tapageuse, tout juste bonne à courir, à s'affairer, incapable de faire quoi que ce soit de bien ⁴¹ ». Elle le supplie de patienter : « Si je me trompe, corrigez-moi, si je n'obéis pas punissez-moi, mais ayez la charité de me garder dans votre Institut ne serait-ce qu'à une place de servante ⁴² ».

Elle promet d'être plus calme, plus sobre dans ses propos, de ne pas rire si facilement, de se conduire avec plus de gravité.

Elle admet qu'elle a une « imagination fervente », qui fréquemment lui cause du trouble et de l'amertume. Elle avoue à Don Biraghi que ses réprimandes lui ont fait grande peine, mais qu'elles sont « justes, nécessaires, bonnes ⁴³ ».

Don Biraghi lui reproche surtout une activité excessive.

⁴⁰ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre V, p.27.

⁴¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 19.11.1839.

⁴² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 24.12.1838.

⁴³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 5.02.1839.

Mère Marina, si dynamique — n'est-ce pas à ses sages et efficaces décisions que les populations de Cernusco et de Vimercate ont eu recours, lors des troubles de 1848-1849 et du choléra de 1855 ? — n'est pas pourtant un robot insensible, une présomptueuse, uniquement préoccupée de l'efficacité et des résultats. « Je n'ai jamais pensé qu'il y avait de l'orgueil à travailler inlassablement et à aider mes compagnes. Je croyais même que ces efforts étaient agréables à Dieu, vu que je ne les faisais pas sans peine... Mon Dieu, enseignez-moi comment je dois me comporter ⁴⁴».

Ces expressions sont touchantes, ainsi que celles qu'elle écrira dix ans plus tard pour rassurer Monseigneur Biraghi d'être la même Marina de toujours. Ou encore quand, ayant été réprimandée pour ne pas avoir assez partagé la peine d'une cuisante déception que l'abbé Biraghi avait éprouvée, elle riposta : « Je suis désolée ! Il vous a paru que j'étais indifférente... Cela aussi je l'offre à Dieu !... Si vous saviez combien il m'a coûté d'écrire cette lettre, dans laquelle je voulais me montrer résignée à la volonté de Dieu ⁴⁵!»

Ce passage jette une vive lumière sur les qualités de cœur de Mère Marina. Toute abandonnée à Dieu, priant la nuit devant le Crucifix, son unique appui, elle apprend à garder dans le secret de son cœur ses souffrances, ses appréhensions, ses inquiétudes. Elle apparaît ainsi aux yeux de tous comme le capitaine qui, au milieu de la tempête,

⁴⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 11.12.1840.

⁴⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 11.12.1850.

conduit d'une main ferme son navire. « A la place que j'occupe, il convient de renfermer toutes les afflictions au fond de mon cœur et d'aller de l'avant en bon pilote qui lutte contre les houles et les tempêtes ⁴⁶», écrivait-elle, à un âge déjà avancé. « Toute abandonnée à Dieu, je fais de mon mieux pour avancer ⁴⁷». « Plus nous sommes seules, plus Dieu nous assure de sa protection ⁴⁸».

« Mélancolie, chagrins : des tourments qui ne sont pas selon la volonté de Dieu ⁴⁹».

Il n'est pas étonnant qu'un cœur capable de vivre si intensément la souffrance soit aussi capable d'aimer intensément. En plaisantant, la jeune Marina aimait dire d'elle-même qu'elle n'avait rien d'une matrone. Pourtant, trop souvent, on attribue à la rigueur de sa discipline, le chemin de sainteté emprunté par ses premières filles. À ce sujet il est bon de lire quelques passages de ses lettres, où il ressort que sa gouverne était beaucoup plus inspirée par la charité que dictée par la rigueur ou l'autoritarisme.

Marina Videmari était une femme capable de forts liens affectifs. Nous savons que, adolescente, elle avait des amies intimes qui devinrent religieuses visitandines. A Monza elle se lia intimement d'amitié avec une des sœurs Bianchi et avec Angiolina Valaperta, sa meilleure amie.

⁴⁶ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Simonini*, 18.1.1885.

⁴⁷ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 10.12.1881.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 14.12.1879.

Son caractère gai, exubérant, généreux s'accordait mal avec des personnes fuyantes, renfermées, apathiques, dépourvues d'esprit. Son caractère lui évitera aussi de se laisser enjôler par certaines attitudes trop dociles et obséqueuses, ainsi que de s'alarmer face à de vives réactions.

Avec les premières compagnes que Don Biraghi lui donna, elle partagea fraternellement fatigues, angoisses, satisfactions. «Entre nous il règne la joie d'une paix vraiment angélique ⁵⁰».

« Mes bonnes sœurs collaborent toutes à la bonne marche de cette maison. Elles s'adonnent à l'enseignement avec compétence et prient beaucoup. Il n'y en a même pas une qui ait l'intention de s'en aller et si elles devaient attendre encore vingt ans pour revêtir l'habit religieux, elles seraient toutes aussi contentes ⁵¹».

Devenue Supérieure Générale, elle aima ses sœurs d'un amour maternel, fort et tendre. « Je suis leur mère à toutes et je dois les aimer toutes ⁵²». « Je vous avoue que je suis vraiment déchirée à la pensée de survivre à mes filles que j'aime ⁵³». « Guérissez Sœur X de sa toux ⁵⁴», recommande-t-elle à une Supérieure. « Depuis trois jours, ma

⁵⁰ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 10.01.1851.

⁵¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 19.11.1839.

⁵² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Simonini*, 27.11.1880.

⁵³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 27.11.1880.

⁵⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 30.03.1881.

chère Sœur X va vraiment bien: elle mange, elle boit son verre de vin. Je l'ai remise d'aplomb. Espérons en Dieu ⁵⁵». Lorsqu'en 1879, âgée et malade, elle accueille ses sœurs expulsées de Chambéry, elle affirme que «les ayant embrassées et les voyant saines et sauvées devant elle, elle retrouve sa santé et sa vigueur. ⁵⁶» L'affection qu'elle porte aux sœurs fatiguées et malades lui suggère les traitements les plus simples, ceux auxquels on a recours en famille. C'est ainsi qu'elle émaille ses lettres aux Supérieures d'avis pratiques, conseillant de bons petits repas ou des sorties qui remontent le moral. Si parfois il faut intervenir pour corriger un caractère difficile, elle recommande d'agir avec charité, bon sens et bienveillance. Tranchante dans ses observations : « Vous me demandez pardon pour des fautes involontaires, cela n'est pas correct ⁵⁷», elle est mesurée dans les corrections : « Faites-le-lui comprendre avec douceur et charité ⁵⁸». Elle souhaite « qu'on ait de la charité envers tous, mais de la complaisance envers personne ⁵⁹». Elle recommande aux supérieures d'être « bonnes, charitables, maternelles, mais un peu à la ma-

⁵⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 18.05.1881.

⁵⁶ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* -, chapitre XXIV, p.124.

⁵⁷ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 21.09.1881.

⁵⁸ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 29.09.1881

⁵⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 15.11.1879

nière ancienne ⁶⁰». Elle veut une charité généreuse ; puisque l'on ne peut pas *tirer du sang d'une rave*, le conseil le plus fréquent qu'elle donne est celui de la douceur et de la compréhension. « Le rôle d'une Supérieure n'est pas de commander, mais de porter remède aux manquements, d'être magnanime. Quant à moi, il m'a bien fallu être magnanime ⁶¹». Devant les limites et les faiblesses, elle suggère de tenir un discours éducatif et responsabilisant, qui, sans humilier, encourage et remonte le moral: « Depuis leur naissance elles sont des superficielles. On ne peut pas en faire des femmes... Parlez-leur de Dieu, de la vie religieuse, du courage, cela ouvertement. Voilà une charité véritable ⁶²».

Dans le *Coutumier*, les normes pour la Mère Générale et les Supérieures renvoient aux conseils qu'elle a donnés dans ses lettres : « Ne commandez pas sur un ton hautain, mais avec bonne grâce... Soyez de vraies mères avec vos supérieures et vos sœurs. Intéressez-vous à leurs âmes et n'oubliez pas les besoins de leurs corps... Tâchez de trouver pour chacune de vos filles la « niche » qui lui convient ⁶³». Dans l'éducation des élèves, tout en recommandant la fermeté nécessaire, elle invite à les « prendre

⁶⁰ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chap. XXVIII, p.142.

⁶¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 19.02.881.

⁶² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 12.03.1881.

⁶³ MERE MARINA VIDEMARI, *Coutumier des Sœurs de Sainte Marcelline*, 1875.

avec beaucoup de bonne grâce ⁶⁴», à les corriger, certes, mais avec tact. Elle n'aime pas la bonté qui est bonasserie. « Si je pouvais faire des miracles, je mettrais un peu de plomb dans la tête des Supérieures faibles qui se laissent berner ⁶⁵». Toutefois, c'est encore à la patience et à la prière, plutôt qu'aux reproches, qu'elle conseille d'avoir recours. « N'exigez pas de vos sœurs qu'elles soient ce qu'elles ne sont pas... Vivre et laisser vivre ⁶⁶». «Après avoir été Supérieure pendant trois ou quatre ans, vous deviendrez la femme la plus pacifique au monde. On ne peut pas *prendre la lune avec les dents* ⁶⁷». « On doit faire comprendre aux gens leurs torts plus par la persuasion que par l'imposition ⁶⁸». Face à des personnes hostiles et malveillantes, Marina la batailleuse, sait être douce, à condition qu'on ne mette pas en jeu un bien supérieur : « Le frottement de deux briquets fait jaillir du feu. Moi, au contraire, avec ces gens-là je deviens une étoupe ⁶⁹». « Le monde est méchant, mais des religieuses il attend la sainteté et l'amabilité : deux qualités qui obtiennent des miracles dans l'immédiat, même avec des gens arrogants ⁷⁰».

⁶⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 19.11.1881.

⁶⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 28.12.1881.

⁶⁶ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 30.01.1882.

⁶⁷ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 8.07.1882.

⁶⁸ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 28.06.1882.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

Humbles, simples, affables: telle est le principe de conduite que Mère Marina demande avec insistance à ses filles ; elles doivent conformer leur vie à ce principe, considérant comme des manquements graves à la charité « des manières d'agir peu aimables et des réponses sèches ⁷¹ ». D'autre part, elle se méfie d'une piété sans finesse et d'une certaine sainteté toute d'un bloc.

Le bon esprit et l'amour fraternel qui règnent dans la maison de Chambéry la réjouissent : « Tout le reste c'est le Seigneur qui le fera ⁷² ». Elle sait, par sa propre expérience, ce que comporte la charité qu'elle inculque à ses sœurs. En 1841, de Vimercate, elle écrit à Don Biraghi : « Il me faudra être humble...patiente dans les difficultés...charitable envers les autres, en pensant à la charité que les autres ont envers moi ⁷³ ». « En bonnes sœurs, dans l'humilité et la concorde faisons avancer notre bateau, car si ce n'est pas nous qui le poussons, certainement personne d'autre ne le fera à notre place ⁷⁴ ».

Voilà évanouie l'impression de sévérité qui, à tort, fut attribuée à Mère Marina. Parfois — il est vrai — on retrouve chez elle une certaine vivacité de langage, certaines expressions imagées qui peuvent être mal comprises : « Ce n'était qu'une tristounette » se laisse-t-elle

⁷¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre aux Sœurs de Cernusco*, 23.11.1888.

⁷² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre de Noël*, 1890.

⁷³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 27.01.1841.

⁷⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 22.07.1882.

échapper en parlant d'une jeune fille qui s'imaginait avoir la vocation. «...La vocation n'est pas un vernis que l'on peut s'appliquer à son gré ⁷⁵». « Ni Don X, ni Don Y ne peuvent la donner, mais seul le Seigneur Dieu ⁷⁶ ».

Quand elle écrit ses lettres, Mère Marina emploie le vocabulaire du langage familial, jaillissant spontanément de son cœur. Pourtant, une lecture attentive révèle dans son langage un processus de décantation des expériences douloureuses, qui se traduit en des créations linguistiques pleines de finesse.

C'est là l'humour de Mère Marina, un don naturel sans doute, mais aussi le fruit de sa sagesse et de son caractère équilibré.

De ses lettres il se dégage aussi des jets de lumière sur les lieux, les saisons, les événements, la physionomie des gens. Elle brosse un portrait pittoresque du Milan du XIXe siècle, si souvent troublé, qui célèbre fêtes, rois et révolutions, alors que dans la tranquille rue Quadronno on vit comme si l'on était hors du monde, exception faite pour les jours des visites, des arrivées et des départs des élèves, où l'on se trouve comme en un jour de foire, comme sur un embarcadère.

Voici les saisons avec leurs alternances : « mars tout feu », « la bienfaisante rosée de mai », « les larmes de Sainte Marie Madeleine qui annoncent la canicule », « les chutes de neige qui nous ensevelissent » ou « le vent qui veut nous emporter tous », « les changements de lune et

⁷⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 28.01.1881.

⁷⁶ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 26.01.1881.

les queues des comètes qui agissent sur l'humeur des gens ».

Ce siècle tumultueux est devenu « une immense cage de fous » avec ses « fanfaronnades », sa « société tarée », ses philosophes « qui semblent parfois plus délicats que des femmelettes », les mamans « gaspilleuses » qui ont peur de leurs fillettes et qui les gâtent. À lire certains traits, on croirait entendre le joyeux tapage des anciennes cours de Quadronno. En annonçant à la Supérieure de Cernusco une promenade scolaire venant de Milan, Mère Marina écrit : « Demain vous arrivera un essaim de saute-relles, prêtes à dévorer le collège ⁷⁷ ». Elle prend plaisir à regarder ses élèves qui « défilent dans la cour en chantant ⁷⁸ » ou bien qui mettent « en scène de petites histoires drôles pour passer agréablement la soirée ⁷⁹ »

Inoubliable le portrait qu'elle brosse du Pape Léon XIII après l'audience de janvier 1881 : « ... deux yeux étincelants et la bonté du vieillard Siméon ⁸⁰ ».

Voici comment elle encourage les Supérieures « lorsque les tracas leur tombent dessus comme des cerises ⁸¹ » : « Il faut vous accorder au bon vouloir de Dieu sans tant

⁷⁷ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 15.05.1881.

⁷⁸ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 6.08.1881.

⁷⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 11.02.1882.

⁸⁰ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre XVII, p.134.

⁸¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 26.11.1881.

vous démener ⁸²». Elle les traite plaisamment de grandes pleurnicheuses, mais elle se donne beaucoup de mal, bien qu'elle soit harassée de fatigue, pour leur écrire et leur remonter le moral : « Résignez-vous et demeurez en paix. Vous êtes Supérieure d'un Collège, donc vous serez toujours en butte aux jalousies, aux attaques, aux critiques des sots, des fainéants et des cancaniers... ainsi en sera-t-il pour moi... Mais si nous nous accrochons à la croix de notre Sauveur, nous parviendrons à aimer même les sots, les fainéants, les cancaniers, car, tout compte fait, ils sont les instruments de notre sanctification ». Elle conclut avec humour : « Je vous dispense d'écouter le sermon demain : je vous en ai déjà fait un assez long ⁸³». Son esprit d'humour lui fait saisir immédiatement le côté comique des événements : « Les gens d'Amedei ont vraiment pris des vessies pour des lanternes ⁸⁴». Tout en écrivant des communications importantes, elle raconte comment les bizarreries de son cheval, aux prises avec l'obstination du voiturier, l'ont contrainte à les planter à Agrate, au beau milieu du voyage. On retrouve dans ce passage le souvenir des boutades de la jeune Marina qui se moque d'elle-même. En 1854, elle avait écrit à Don Biraghi : « Venez vite. Je vous amuserai avec mes allures de matrone. Comme elles ne me sont pas naturelles, elles vous feront

⁸² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Simonini*
24.11.1880.

⁸³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*,
24.08.1861.

⁸⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*,
4.02.1882.

certainement rire ⁸⁵». En 1852, lui relatant la perquisition dont leur chapelle fut l'objet, elle s'exprime ainsi : « On voulait voir s'il n'y avait pas d'armes cachées » puis elle ajoute : « J'ai fait preuve de fermeté et d'aisance, mais je me sentais les jambes en coton... Après tout, je suis une femme ⁸⁶! Dans une autre lettre, elle va se livrer à des confidences: « Je suis lasse d'être la Supérieure de tant de « têtes de linottes». Et ailleurs : « Que Dieu m'aide à guider tant de femmes, qui ont toutes leurs misères ⁸⁷».

C'est pourtant à ces têtes de linottes, à ces petites sottes qu'elle envoie un « long et chaleureux remerciement pour toute l'affection qu'elles lui portent ⁸⁸». Et lorsqu'elle les voit revenir de l'assistance aux bains de mer « maigres et la mine défaite, au point qu'elles semblent revenir d'un combat ⁸⁹», elle les envoie reprendre des forces dans une maison plus tranquille.

A la Supérieure Marcionni qui se fait trop de soucis à cause de certaines difficultés, elle recommande de ne pas attraper la *marcionite*. Et, parlant d'elle-même : « Ici tout

⁸⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 17.03.1854.

⁸⁶ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 3.12.1852.

⁸⁷ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 26.06.1886.

⁸⁸ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 2.7.1881

⁸⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 22.07.1882.

va bien, y compris la vieille Mère ⁹⁰». « Tant que dure le froid, je ne bougerai pas de ma tanière ⁹¹». « Aujourd'hui, je me sens comme un marchand à la foire ⁹²». Mais elle demande de prier pour elle lorsque, après la mort de Monseigneur Biraghi, elle se sent envahie par « une mélancolie et un chagrin tels, qu'elle n'arrive pas à s'en délivrer, malgré tous les efforts qu'elle s'impose ⁹³ ». « Cette faiblesse ne me plaît pas du tout, ajoute-t-elle. Mon foie est déjà un peu malade. Si je continue ainsi, il va être complètement consumé ⁹⁴ ».

En 1880, de retour d'une visite à Gênes, elle déclare : « Si je ne pense pas au poids des années que j'ai sur le dos, je me sens aussi fraîche qu'une jeune fille de dix-huit ans ⁹⁵ ».

A San Pellegrino, où elle se trouve en août 1881 pour une brève période de soins, sa grande fatigue et ses nombreuses préoccupations ne l'empêchent pas d'écrire des lignes pleines de fraîcheur : « Oh ! Que c'est beau San Pellegrino ! C'est une belle petite ville, entourée de montagnes. Les gens sont pieux et c'est un plaisir d'y vivre, du

⁹⁰ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 7.04.1882.

⁹¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 11.02.1882.

⁹² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Gerosa*, 13.11.1880.

⁹³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 14.12.1879.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 19.12.1880.

moins maintenant, où il y a si peu de monde ⁹⁶». « ... et le curé, dans son colombier... avec ses oiseaux... Que voulez-vous, il est bergamasque ⁹⁷! »

Cette femme aux réactions imprévues n'est pas une « sainte de vitrail ». Elle ne ressemble guère à Sœur Marie Anne Sala, son élève, à qui maternellement elle tire les oreilles à cause de son excessive bonté et de sa soif insatiable d'abnégation. Cependant, en secret, elle la montre aux autres comme une sainte authentique. Elle ne ressemble pas, non plus, à son directeur spirituel, Mgr Biraghi, dont elle met en évidence les vertus en plusieurs passages de ses écrits.

Marina Videmari est à la fois une religieuse authentique et une vraie femme : sensible, douée de vive imagination et de bonnes capacités d'action ; elle aime la vie.

Elle tient en grande estime et vénération Monseigneur Biraghi. Dans sa jeunesse, elle lui écrit : « Je suis comme une petite fille accrochée au tablier de sa maman. Je ne peux pas m'en décrocher, car autrement je craindrais de tomber ⁹⁸ ». Et voilà que, par la suite, c'est elle, sa fille aînée, qui le conduira, peu à peu, avec dévouement, courage et amour à travers les longs et pénibles labeurs des fondations de l'Institut. « C'était moi qui l'emmenais à

⁹⁶ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 27.08.1881.

⁹⁷ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Luigina Videmari*, 23.09.1881.

⁹⁸ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 9.12.1838.

Gênes, à Milan et à Chambéry...⁹⁹». « Lui, il me consultait, avec une humilité d'enfant, je dirais presque avec respect ¹⁰⁰». Chez Marina, l'esprit d'action et d'initiative clairvoyante qui, autrefois, donnait à penser à Don Biraghi a atteint son plein épanouissement ; elle a su le dompter par une volonté de fer et le forger par l'abnégation intérieure. « Je peux affirmer que pendant toute ma vie j'ai été submergée de travail, accablée de tribulations et consolée de bénédictions ¹⁰¹», notait-elle en 1886. Toutefois, déjà en 1850, à Cernusco, elle écrivait : « Mes élèves se portent bien... quant à moi, j'ai toujours quelque chose qui me chagrine ¹⁰²». Ce n'était pas que Marina fût atteinte de neurasthénie. Tout simplement, elle souffrait parce que, dans son cœur noble et sensible, elle ressentait un grand désir d'éternité et une profonde tristesse des choses qui passent. « Les règnes, les républiques, les événements passent, mais la Parole de Dieu ne passe pas tant qu'elle n'est pas parvenue à son plein accomplissement ¹⁰³». « Misérable vie humaine ! De combien de tracasseries n'est-elle pas remplie ! Mais tout sert à nous détacher

⁹⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 16.06.1882.

¹⁰⁰ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chapitre XXII.

¹⁰¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 17.07.1887.

¹⁰² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 3.12.1850

¹⁰³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 2.07.1881.

d'ici-bas et à nous faire aspirer de plus en plus au Paradis ¹⁰⁴».

Jeune supérieure, elle s'affaire à diriger deux collèges florissants et veille jusqu'à une heure avancée de la nuit pour tenir au courant de son action son Supérieur, l'abbé Biraghi.

La nuit de Noël 1841, à Vimercate, une pastorale solennelle se fait entendre sous les fenêtres de la chapelle. Les habitants de Vimercate sont heureux de l'offrir aux Marcellines, en attestation de leur pleine et vive satisfaction pour tout ce qu'elles font pour eux. Agenouillée devant l'autel, Marina s'en afflige parce que — dit-elle — « lorsque nous recevons une récompense des hommes, nous ne recevrons plus rien de Dieu ou presque rien ¹⁰⁵ »

Et dans une autre lettre de 1850, réconfortant Don Biraghi, qui était affligé à cause d'une injustice, elle lui dit : « Par les temps qui courent, les promotions, les honneurs et les titres ne nous laissent pas jouir d'une grande paix ; [...] nous avons, pourtant, besoin de cette paix sainte, afin d'avoir la tête à nos affaires ¹⁰⁶ ».

Cette « paix sainte », est son rêve de vie cloîtrée qui chante encore dans son cœur et l'attriste et la réjouit à la fois. C'est son besoin de contemplation. Maîtrisé, mais non réprimé, ce besoin nourrit son dynamisme et le maintient dans une attitude de pure oblativité.

¹⁰⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à l'abbé Biraghi*, 20.12.1850.

¹⁰⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à l'abbé Biraghi*, sans date 1841.

¹⁰⁶ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à l'abbé Biraghi*, 10.12.1850.

A Cernusco, Marina demande à Don Biraghi de jeûner deux fois par semaine. Elle vit dans une austère pauvreté et promet sans cesse « qu'elle agira avec un peu plus de calme dans ses activités ¹⁰⁷ ». Elle trouve pénibles les contacts avec le monde qui « dérange et dissipe ». Elle aspire à la tranquillité de la nouvelle maison, où ses sœurs pourront, enfin, vivre une vie de prière plus intense.

Soyez Marthe et Marie ! D'une part, se jeter dans l'action avec ferveur, d'autre part se réserver de longs moments de contemplation et d'écoute amoureuse. Parvenir à une telle harmonie s'avère difficile. Dès les premières années de sa vie religieuse, Marina Videmari a essayé de vivre, au plus profond d'elle-même, cette difficile harmonie entre l'activité apostolique et la contemplation.

« Les dons de l'esprit et du cœur ne suffisent pas... Si Dieu ne vous donne pas ses saintes lumières, tout ira mal. Priez donc, ma chère sœur ¹⁰⁸ ». Cette recommandation, adressée à la Supérieure Générale, paraît au début du Coutumier.

De l'harmonie acquise entre action et contemplation naîtront les grandes lignes du Directoire et de la Règle des Marcellines. Celles-ci seront des éducatrices à temps plein par leur présence continue, maternelle vigilante, extrêmement dévouée et généreuse, mais aussi des religieuses, consacrées à Dieu, intimement unies à leur époux, le Christ, qui, seul, assure la fécondité de leur action.

¹⁰⁷ Mère MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 5.02.1839.

¹⁰⁸ Mère MARINA VIDEMARI, *Coutumier des Sœurs de Sainte Marcelline*, 1875.

C'est grâce à cette forte dimension contemplative que l'ardente Marina réussira à se « transformer en étoupe ¹⁰⁹ » face aux caractères fougueux, qu'elle réussira à « recevoir un soufflet et à partir en bonne harmonie ¹¹⁰ », à ressentir les contrariétés jusqu'au paroxysme, sans perdre, pour autant, sa bonne humeur, à se laisser guider par Mgr Biraghi comme un petit enfant de deux ans et à le guider, à son tour, vers le sommet de l'abandon à Dieu, par delà les « jacasseries des sots, les critiques et les censures ¹¹¹ ». Elle n'a que vingt-sept ans, lorsqu'elle lui écrit : « Vous savez, sans doute, combien il est difficile de contenter le monde, car il est trop capricieux ¹¹² ». Octogénaire, elle conseille à ses sœurs, dans les moments de grave contrariété, de se servir, « du bon sens, de la prudence, de la prière et de faire le mort, car Dieu ressuscite et défend au besoin ¹¹³ ». « Dieu afflige et console, humilie et exalte. Épouses d'un Dieu crucifié, nous avons au fond du cœur la consolation de l'accompagner dans ses souffrances. Sursum corda, donc, et bénissons Dieu qui a comblé toutes nos lacunes ¹¹⁴ ». « Abandonnez-vous à Dieu avec humilité et soumission : Dieu vous aidera en-

¹⁰⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 28.06.1882.

¹¹⁰ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 1.03.1882.

¹¹¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à M. l'abbé Biraghi*, 15.02.1839.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Simonini*, 18.01.1885.

¹¹⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 14.12.1880.

core mieux que si votre cœur était en proie à l'anxiété et à l'affliction ¹¹⁵». Quelques lignes plus haut on pouvait lire : « Gare au capitaine ou au pilote qui perdrait courage, quand il risque de heurter les écueils... ¹¹⁶». Elle aime cette image du capitaine et elle la reprend souvent ; ce symbole convient, d'ailleurs, parfaitement à sa personnalité. En effet, comme un capitaine, son cœur d'épouse veille avec une ardente tendresse. Dans la Basilique d'Ambroise et Marcelline, devant les sépulcres des anciens martyrs milanais, la jeune Marina avait choisi la meilleure part, renonçant à la tranquillité du cloître pour s'engager dans la vie apostolique qui ne lui aurait laissé aucune trêve. « Avec la grâce de Dieu, je suis prête à tout », avait-elle répondu à Don Biraghi en 1836. Quand celui-ci disparaît, en août 1879, elle se trouve à la tête des six communautés. Elle est âgée, épuisée par les fatigues et les infirmités et elle se désole : « Pour moi tout avait disparu, au monde ¹¹⁷ ». « Je restais seule sous le fardeau des responsabilités de l'œuvre sainte, qu'on m'avait confiée... Quelles journées !... Quelles nuits !... Quels tourments ¹¹⁸!

Pendant ce temps, le bruit court à Chambéry d'une éventuelle suppression du pensionnat par décision du gouvernement français, tandis qu'à Lecce, les notables de la ville désirent la présence des Marcellines. « J'ai besoin de vos prières et de votre aide pour pouvoir continuer, car

¹¹⁵ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 12.01.1880.

¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹⁷ A.P.F., *Alla Prima Fonte - Retour aux Sources* - , chap. XII. p. 115

¹¹⁸ *Ibid.* p. 116

je n'ai jamais ressenti, autant comme à présent, le poids que j'ai sur les épaules... ¹¹⁹». «...Priez pour moi : je me sens bien, mais je suis devenue une automate ¹²⁰». En réalité, l'automate est une Mère souffrante qui écrit à ses filles des lettres débordantes d'amour maternel.

Les pages touchantes d'Ambroise sur la mort de son frère Satyrus lui ouvrent un horizon de paix et la confirmation dans la voie que Mgr Biraghi lui-même lui avait indiquée un jour, tout précisément dans le Milan d'Ambroise. « On dirait que du haut du ciel, Monseigneur travaille pour moi et cherche à m'y entraîner ¹²¹ ». Elle se retrouve comme la petite fille d'autrefois, humble, docile, confiante : « Grâce à Dieu, j'ai toujours eu confiance en Lui, mais actuellement, je remets tout entre ses mains, du matin au soir : les nécessités sont si nombreuses ! Il fait les choses tellement bien que ce serait folie que d'avoir recours aux autres ¹²² ». « Oh ! Remercions Dieu de tout cœur dans notre désolation, car l'Ange qui nous a quittées pour le ciel est plus puissant maintenant qu'il ne l'était sur terre. Prions et avançons bien unies, dans une grande humilité ¹²³ ». « Laissons l'eau aller au moulin et les hom-

¹¹⁹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 10.09.1879.

¹²⁰ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 20.08.1879.

¹²¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 16.06.1882.

¹²² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 8.02.1879.

¹²³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Rogorini*, 20.08.1879.

mes suivre la voie à laquelle ils sont appelés »... Allons de l'avant donc, joyeusement ¹²⁴».

Elle avait encore envie de joie, la vieille Mère ! À présent, elle a de la peine à écrire, mais elle continue à diriger avec courage ses « sept petits navires », affrontant aussi bien les tempêtes que le calme plat. À l'automne de 1890, elle réussit à faire diplômer dix religieuses à l'université de Gênes. Les lettres qu'elle adresse en ce dernier Noël touchent tous les cœurs. La grande âme de Mère Marina s'ouvre définitivement à l'éternel. Dissimulant le mal qui la tourmente, elle fait venir les supérieures et les « exhorte à rester unies d'esprit et de cœur, à conserver l'esprit de la Congrégation, que Dieu a déjà tant bénie ¹²⁵». Elle veut voir une à une ses sœurs de Milan.

Puis elle abandonne toute pensée terrestre. La vierge prudente, tenant sa lampe allumée, s'en va, sereine et tranquille, à la rencontre de son Époux. En pleine possession de ses facultés, elle adresse à ses filles en pleurs un seul mot : « Courage ! »

Parmi ses « filles » présentes, il y a la bienheureuse Marie-Anne Sala, déjà minée par la tumeur qui l'emportera quelques mois plus tard. Pendant les dernières années si éprouvantes de son gouvernement, elle lui a été particulièrement proche et elle a pu découvrir et assimiler les trésors du cœur de Mère Marina. Fort probablement, c'est elle qui a écrit le récit de son trépas et noté la sérénité par laquelle l'ardente et impétueuse Marina est entrée dans l'éternité. La Mère de fer, au tempérament « trop

¹²⁴ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 10.12.1881.

¹²⁵ A.P.F., *Décès de la Mère Fondatrice*, p. 146.

inquiet » et « si peu flegmatique », comme elle-même l'avait qualifié, sort de la scène de ce monde, sereine et tranquille, car son labeur a toujours été inspiré par l'amour.

Quasi sponsam ornatam monilibus suis. Pendant toute sa vie, Marina n'avait attendu que le moment de pouvoir rester paisiblement à l'écoute de son Seigneur.

Les œuvres nées de son obéissance, de ses larmes silencieuses et de tout son labeur ont prolongé cette attente, mais elles n'ont pas atténué l'aspiration de son cœur indomptable : « Jésus Christ est avec moi. J'ai tout et j'espère tout ¹²⁶ ».

Ses filles voient rayonner de jeunesse le visage de leur vieille Mère mourante, qui leur répète : « Courage ».

« Oublier le passé, vivre le présent avec humilité, sans se donner de l'importance. L'avenir est dans les mains de Dieu ¹²⁷ ». Voilà son programme de vie ; elle l'avait amicalement confié à une de ses sœurs en difficulté. « Se considérer comme le chiffon d'époussetage, c'est en cela que consiste la vie cachée ¹²⁸ ». « Soyez humble, réservée comme une colombe, craignant d'être indigne des grâces divines ¹²⁹ » et pourtant confiante, car « le Seigneur paie

¹²⁶ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à l'abbé Biraghi*, 10.10.1837.

¹²⁷ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 3.11.1881.

¹²⁸ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Luigina Videmari*, 4.11.1885.

¹²⁹ *Ibid.*

ses ouvriers selon les intentions de leurs cœurs et non pas selon le poids de leurs fardeaux ¹³⁰».

Avec cette certitude dans l'âme, Mère Marina nous répète encore aujourd'hui : *Sursum corda* ! « Allons joyeusement de l'avant ». « Faisons confiance à Dieu. » « Vivons sereines, car Il mènera à bien toutes choses ¹³¹ ».

Du haut d'un ancien portrait, elle pose sur nous son regard attentif et scrutateur et semble nous dire de son ton un peu bourru : « Croyez-moi, veiller à tout, avoir du temps pour tout, cela tient du prodige ¹³² » Une religieuse doit garder une certaine dignité, un certain '*decoro*' et savoir fixer son regard plus loin, bien au-delà du moment présent... ¹³³ ».

Par cette expression « aller bien au-delà du moment présent », Mère Marina nous révèle que le '*decoro*' n'est rien d'autre que le sens de la mesure, des convenances si appréciées par la sagesse ancienne. Le '*decoro*' est aussi une norme fondamentale pour les éducateurs qui doivent regarder à long terme, sans se laisser impressionner par les résultats immédiats de leurs efforts quotidiens. Sur-tout, cette expression très heureuse, échappée de la plume de Mère Marina sous une forme dégagée et sans prétention, nous dévoile la force contemplative de son âme.

¹³⁰ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 26.07.1882.

¹³¹ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Gerosa*, 16.10.1880.

¹³² MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre de Noël*, 1890.

¹³³ MERE MARINA VIDEMARI, *Lettre à Sœur Marcionni*, 27.12.1880.

Comme un coup d'aile, elle nous emporte au-dessus de l'éphémère jusqu'à atteindre la vision paisible de ce qui est hors du temps et qui est l'unique nécessaire.

FICHE BIOGRAPHIQUE

Mère Marina Videmari (1812-1891)

- 1812** 22 août : elle naît à Milan de André et de Marie Guidetti. Dans sa famille, nombreuse et aisée, elle reçoit une éducation profondément religieuse ; de ses sept frères et sœurs, deux furent prêtres et quatre religieuses : l'aîné seul, Daniel, se maria.
- 1835** Pendant les vacances d'automne, elle participe à une retraite spirituelle qui se tient au patronage Saint-Ambroise. Le prédicateur est l'abbé Louis Biraghi, directeur spirituel des séminaristes au Grand Séminaire de Milan.
L'abbé Biraghi l'oriente vers la consécration religieuse dans la vie apostolique.
- 1836-1838** Elle reprend ses études à Monza, chez les demoiselles Bianchi, et se prépare à sa mission de religieuse éducatrice sous la direction spirituelle de l'abbé Biraghi.
- 1838** août : elle obtient avec succès le diplôme d'institutrice et le certificat d'aptitude pédagogique à l'école municipale Saint-

Thomas de Milan.

22 septembre : selon le projet de Don Biraghi, elle commence son œuvre apostolique d'éducation à Cernusco sur Naviglio.

31 octobre : elle reçoit les premières pensionnaires et, avec ses quatre compagnes : Joséphine Rogorini, Angèle Morganti, Christine Carini, Joséphine Caronni, inaugure l'activité éducative des Marcellines.

1839 *août* : la petite communauté des Sœurs de sainte Marcelline et leurs élèves quittent la maison Vittadini et s'établissent dans la maison que l'abbé Biraghi a fait construire pour elles, à Cernusco.

1840 *14 juin* : son frère Jean, ordonné prêtre, célèbre sa première messe dans la chapelle du collège.

17 juillet : le cardinal Gaisruch, archevêque de Milan, visite le pensionnat des Marcellines et encourage leur œuvre éducative.

1841 *20 octobre* : Marina Videmari passe à la direction du nouveau pensionnat de Vimercate.

1842 *12 novembre* : elle accueille dans la famille des Marcellines sa sœur Caroline (1822-1895).

1843 Son frère Antoine (1823-1897) entre dans

l'ordre des « Fatebenefratelli »; prêtre et médecin, il prend le nom de frère Jacinthe.

- 1844** *22 mai* : Marina Videmari reçoit dans sa congrégation la plus jeune de ses sœurs, Giuseppa (1827-1857). La même année, sa sœur Lucie (1816-1896) entre chez les Romites Ambrosiennes, au Sacro Monte de Varèse. Ensuite elle deviendra abbesse de ce monastère.
- 1848** *13 février* : Mère Marina accueille dans la famille des Marcellines une de ses premières anciennes élèves : la bienheureuse Marie-Anne Sala.
- 1851** Marina est en deuil pour la mort de son père, André Videmari.
- 1852** *7 mai* : autorisation impériale d'érection canonique de l'Institut.
13 septembre : au sanctuaire Sainte-Marie de Vimercate, en présence de l'archevêque Romilli, elle prononce ses vœux religieux avec ses premières 23 consœurs. Parmi elles, il y a la bienheureuse Marie-Anne Sala.
- 1853** *septembre* : la règle des Sœurs de Sainte Marcelline est publiée sous forme de livre imprimé.
- 1854** *octobre* : elle est à Milan pour diriger le nouveau pensionnat de rue Quadronno, consacré à l'Immaculé. Elle assume la

charge de Supérieure Générale de l'Institut.

- 1855** *août* : elle pleure la mort de la supérieure du pensionnat de Cernusco et de deux sœurs, emportées par l'épidémie de choléra. Elle donne la permission à quelques sœurs volontaires de soigner les cholériques à l'hôpital de Vimercate.
- 1858** *mai* : au pensionnat qu'elle a ouvert à Milan, rue Amedei, elle ajoute un externat pour les jeunes filles « de condition civile », ainsi qu'une école gratuite pour les filles pauvres de la paroisse.
- 1859** *mai-septembre* : avec 19 consœurs elle assiste les blessés de la II^e Guerre d'Indépendance (hôpital Sant-Luc).
- 1860** Par un décret de Napoléon III on lui décerne une médaille d'argent en reconnaissance de son œuvre humanitaire.
- 1861** Au Pensionnat de rue Quadronno, elle donne naissance à l'École Normale pour institutrices, dont les programmes sont conformes aux programmes ministériels.
- 1865** A la demande du gouvernement italien, elle fait passer à un groupe de ses sœurs, diplômées sous le gouvernement autrichien, les examens d'aptitude à l'enseignement supérieur.
- 1866** *avril* : elle est à Rome. En audience privée, elle exprime à Pie IX son désir

d'obtenir la reconnaissance pontificale de l'Institut des Soeurs Marcellines.

Le Saint-Père la bénit et l'encourage à faire du bien «selon la méthode jusqu'alors suivie».

août : après avoir sereinement enduré une enquête gouvernementale concernant l'entrée en vigueur des lois sur la suppression des ordres religieux, elle réussit, par la création de la Société Éducative des Marcellines, à poursuivre son œuvre d'éducation chrétienne dans ses quatre écoles, en Lombardie.

1868 *novembre* : elle ouvre une maison à Gênes-Albaro dans le palais Samengo.

1871 *24 mars* : Mère Marina est à Florence. Accueillie avec honneur par de hautes personnalités, elle présente à l'exposition nationale les travaux des élèves des Marcellines et elle a la joie de recevoir le premier prix.

Les Marcellines connaissent encore un grand succès à l'exposition internationale de Paris (1878), à l'exposition nationale de 1881 et à celle de Florence de 1890 (exposition Béatrice).

1873 *septembre-octobre* : elle organise des séjours d'étude à Chambéry (Savoie) pour les élèves désireuses de se perfectionner dans la connaissance de la langue française.

- 1875** Elle rédige le Coutumier des Sœurs Marcellines que Monseigneur Biraghi fait éditer en même temps que la deuxième édition de la Règle.
- 1876** Automne : à Chambéry elle ouvre un pensionnat pour élèves françaises et italiennes.
- 1879** 11 août : maîtrisant sa tristesse pour la mort du vénéré fondateur, Mgr Biraghi, elle accepte généreusement la volonté de Dieu. Soutenue par le cardinal protecteur, Gaétan Alimonda, et la bonté paternelle de l'archevêque de Milan, Mgr Calabiana, elle assume la charge de la jeune congrégation.
- 1882** Répondant aux exigences croissantes du pensionnat de Gênes, elle acquiert une nouvelle résidence dans le palais Melzi.
13 septembre : consentant aux requêtes insistantes des autorités ecclésiastiques et civiles, elle ouvre à Lecce un grand internat et elle-même accompagne dans la nouvelle maison les douze premières marcellines.
- 1883** 20 janvier : elle est reçue en audience par Léon XIII, à qui elle demande l'approbation pontificale pour son Institut. Elle reçoit du Saint-Père des éloges, des encouragements et une promesse.
- 1885** Grâce à un terrain et à une somme d'argent reçus en don, elle soutient la

fondation de l'école maternelle de Cernusco où les Sœurs offrent déjà leur collaboration.

1889 Grâce à son encouragement, neuf sœurs marcellines se préparent à passer les examens de licence à l'université de Gênes et d'autres encore à l'université de Pavie.

1890 *14 décembre* : dans la lettre de Noël qu'elle adresse à toutes ses filles, tel un pressentiment de sa fin prochaine, elle fait une synthèse de l'œuvre accomplie par la congrégation pendant les onze années qui ont suivi la mort de Mgr Biraghi. Elle en tire des réflexions et de sages conseils.

1891 *10 avril* : après une brève maladie qui a raison de ses forces déjà affaiblies, elle achève sa pieuse et laborieuse existence par une mort édifiante, réconfortée par le sacrement de l'Eucharistie, la bénédiction du Pape Léon XIII et la bénédiction de Monseigneur Calabiana.

12 avril : à ses obsèques solennelles, des orateurs de renom font l'éloge de ses vertus et de son œuvre.

1951 *26 mars* : sa dépouille mortelle et celle du vénéré Fondateur sont transportées du vieux cimetière communal à la Maison-Mère des Marcellines, à Cernusco sur Naviglio.

ANNEXE

RETOUR AUX SOURCES Mémoires écrits par Mère Marina (1885)

(Extraits)

L'heure de Dieu

On était en 1835. [...] Aux vacances d'automne, je priai mes parents de me laisser faire une retraite dans une petite maison de religieuses, attendant au presbytère de la basilique Saint-Ambroise. [...] J'obtins de mon père le consentement désiré, mais j'ignorais qui était le prêtre qui guiderait la retraite. Que le Seigneur est bon ! Il avait envoyé là un de ses ministres pieux, docte, saint. Celui-ci scruta mon cœur, dissipa mes doutes, m'enthousiasma pour la vie apostolique, m'arracha à ma famille et me mit, pour ainsi dire, sur la voie désirée et pourtant encore cachée, sur laquelle le Seigneur me voulait [...] Il était le directeur spirituel du séminaire de Milan (cf. pp. 9-10).

Une neuvaine à saint Ambroise et à sainte Marcelline

Tous les matins, accompagnée d'une religieuse, je passais du presbytère à la basilique et, devant la crypte de ces saints, je priai de tout mon cœur pour connaître la volonté de Dieu. Le dernier jour de la neuvaine, après la sainte communion, je me trouvai toute différente de l'ordinaire ; je me sentis même en meilleure santé, joyeuse, sereine et fermement décidée à me soumettre en tout et pour tout à Don Biraghi. Ce saint homme me semblait un ange envoyé par Dieu pour m'indiquer du doigt la route à suivre (cf. p.11).

Je suis prête à tout

Au soir de ce jour, Don Biraghi vint me dire: « Qu'avez-vous donc décidé, Marina ? » [...] Je répondis « Avec la grâce de Dieu, je me sens prête à tout ». Il répliqua : « Du moment que vous vous trouvez en ces dispositions, je me rends tout de suite chez vos parents. Je vais organiser tout pour le mieux, *in nomine Domini* ! » (Cf.p.12)

A Monza chez les Sœurs Bianchi

Les demoiselles Bianchi étaient deux sœurs restées célibataires de leur propre choix. Aisées, cultivées, pieuses, elles firent beaucoup de bien à Monza en transformant leur maison en une sorte d'établissement religieux : une douzaine de fillettes pensionnaires, un externat de vingt ou trente élèves et rien de plus. Études, travaux féminins exécutés avec le plus grand soin, catéchisme, exercices de piété et direction spirituelle : voilà ce qui leur tenait à cœur d'une manière extraordinaire. [...] Pour moi ce fut vraiment une bénédiction tout à fait singulière que d'avoir vécu pendant deux ans avec ces deux saintes demoiselles ; [...] elles étaient si bonnes que jamais de ma vie je ne les ai oubliées (cf. p.15).

La volonté de Dieu

Après deux mois que je me trouvais à Monza Don Biraghi vint me voir [...] Il m'exposa le projet qu'il avait conçu; pour sa réalisation il souhaitait mon consentement. Il s'agissait d'acheter quelques perches de terrain à Cernusco sur Naviglio pour y construire une maison avec une chapelle, pouvant contenir une cinquantaine de per-

sonnes. Dès que j'aurais passé mes examens et que la maison serait construite, je pourrais m'y installer avec d'autres jeunes filles [...] et là me sanctifier avec elles, en y éduquant des fillettes (cf. p. 16).

Le projet d'un nouvel institut

L'abbé Biraghi me promit de s'occuper de notre règle de vie et du nom à donner au nouvel Institut. D'un commun accord nous choisîmes le nom de "Sœurs de Sainte Marcelline"¹. Que des rêves d'or ne fait-on pas quand on est jeune! Que de douces illusions dans les premières ferveurs de la jeunesse !

La nouvelle qu'on allait fonder une nouvelle maison religieuse à Cernusco et que je devais m'y rendre s'étant répandue, deux bonnes jeunes filles devinrent mes amies et me prièrent de les avoir comme compagnes dans cette difficile entreprise. [...] J'écrivis aussitôt à Don Biraghi. Celui-ci étant venu me trouver au printemps, je lui présentai, toute joyeuse, les deux jeunes aspirantes. Il les accueillit comme un père, avec la bonté et la dignité qui le caractérisent et il les encouragea par de fortes et saintes réflexions. Il en avait deux autres à ajouter à ce groupe de choix. [...] Les fondations de l'édifice furent posées et au

¹ Le nom de "Sœurs de Sainte Marcelline" fut choisi par le fondateur, Mgr Biraghi, qui voulait ainsi proposer comme modèle à ses religieuses la vierge romaine sainte Marcelline. Elle vécut au IV^e siècle. Sœur de saint Ambroise et de saint Satyrus, elle fut l'éducatrice de ses deux frères et de nombreuses vierges consacrées au Seigneur.

printemps les travaux de la construction avançaient rapidement ² (cf. pp.17-18).

L'arrivée à Cernusco

Au soir du 22 septembre 1838, un samedi, Don Biraghi arriva à Monza. Ayant pris congé des demoiselles Bianchi, plus par des larmes que par des paroles, par un temps humide et pluvieux [...] nous parvîmes à Cernusco vers l'Ave ³. La nuit tombait. [...] Agenouillée avec mes compagnes devant Notre-Dame des Douleurs, après une prière fervente et larmoyante, je me levai et dis: « Dieu m'a conduite ici et Dieu lui-même m'aidera à m'en tirer au mieux. » (Cf. p.27)

Une grande Marcelline

Voici une voiture. Il en descend une jeune fille d'environ dix-huit ans, accompagnée de son père. D'un air joyeux et ingénu elle nous dit: « Me voici avec vous ». « Qui êtes-vous ? » « Je suis Joséphine Rogorini, de Castano » [...] « J'exultai de joie. [...] Joséphine Rogorini me fut d'un grand soutien et partagea avec moi les difficultés et la fatigue de l'installation dans la nouvelle maison. Elle était affectueuse, débrouillarde, gaie, prête à ré-

² Mgr Biraghi avait choisi Cernusco sur Naviglio. Ce lieu lui fut toujours cher, parce que sa famille, quittant Vignante, s'y était établie en 1802.

³ Les Marcellines habitèrent d'abord la maison *Vittadini*, en face de l'église paroissiale de Cernusco.

pondre à tout besoin, active, douée de bon sens. Elle devint une des colonnes de notre Congrégation.

Elle connaît bien, la pauvre Joséphine, les anxiétés, les peines, la pauvreté de nos premiers mois ! Mais en peu de temps notre petite maison fut modestement pourvue de tout le nécessaire. Même notre petit oratoire ne manquait de rien, cela à notre grand contentement. L'abbé Biraghi, qui venait souvent nous rendre visite, se réjouissait dans le Seigneur, en constatant nos progrès spirituels et notre enthousiasme dans l'aménagement de notre nouvelle demeure (cf. pp.28-29).

Les débuts des Marcellines

Octobre 1838. Nous ouvrîmes notre école. Son organisation était celle que nos écoles gardent encore de nos jours. Le nombre des élèves augmenta. [...] Don Biraghi, comme un bon père, nous soutenait par ses écrits, sa prédication, ses exhortations et ses conseils (cf. pp. 29, 30).

La première maison des Marcellines à Cernusco sur Naviglio (Milan)

Aux premiers jours d'août 1839, nous déménageâmes toutes dans notre nouvelle maison ⁴. Que nous étions heureuses dans notre nouveau nid ! Bien que la maison ne fût construite qu'à moitié, elle nous semblait un palais royal et notre petit oratoire une cathédrale ! (Cf. p.32)

⁴ Les Marcellines s'établirent dans la nouvelle maison que Mgr Biraghi avait fait construire pour elles.

Une grande joie

En la fête de Saint Étienne de l'an 1839, l'abbé Biraghi arriva à Cernusco tout joyeux et rayonnant : il avait obtenu du Cardinal Gaysruck ⁵ la permission de garder le Saint Sacrement dans notre Maison. Notre joie fut à son comble. [...] Au printemps 1840 d'autres jeunes filles se joignirent à nous (cf. pp. 39-40).

La visite du cardinal Gaisruck

On était au mois de mai, une des plus belles journées de ce mois. Soudainement les cloches du village commencent à sonner à toute volée, nous annonçant qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire.

Vraiment surprenant! Le Cardinal Archevêque Mgr Gaisruck, accompagné par les prêtres de la ville, vient nous rendre visite au Collège et nous réjouir par sa présence. Il vient nous encourager par ses saintes et bienveillantes exhortations.

En peu de temps nous voici toutes, religieuses et élèves, alignées en bon ordre

Nous avons accueilli l'Archevêque comme l'Ange du réconfort. Il est resté avec nous plus d'une heure, puis, après nous avoir donné sa bénédiction, il est reparti en nous promettant son soutien personnel. Qui peut décrire la joie et l'émotion que nous toutes avons ressenties après cette visite? (Cf. p.40)

⁵ Le cardinal Charles Gaétan Gaisruck fut un des archevêques les plus dignes de mémoire du diocèse de Milan qu'il gouverna de 1818 à 1846.

La deuxième maison des Marcellines

Le 20 octobre 1841, nous nous installâmes dans la deuxième Maison des Marcellines, à Vimercate ⁶. [...] Tous les gens du village et le clergé nous accueillirent comme une bénédiction venant du Ciel. [...] Les deux écoles, celle de Cernusco et celle de Vimercate, marchaient ensemble et s'encourageaient mutuellement dans le saint amour du Christ. En 1842, d'autres jeunes filles s'unirent à nous. Elles étaient toutes pleines de bonne volonté et plusieurs d'entre elles étaient douées de remarquables qualités d'esprit. Notre excellent directeur, Don Biraghi, les visitait de temps en temps, les encourageait par sa parole et ses écrits et se réjouissait de l'essor que le Seigneur Dieu donnait à l'Institut. [...] Quant à nous, nous nous occupions du patronage de filles, de la catéchèse et de l'école gratuite pour les filles pauvres ⁷ (cf. pp.45-46).

Notre esprit

Qui peut dire les grandes fatigues, les peines continues, les dures épreuves qu'il nous fallait assumer pour former les jeunes novices au savoir, aux vertus, à notre genre de vie laborieux, si pauvre et apostolique que nous n'avions même pas une cellule pour dormir ou nous reti-

⁶ Les Marcellines restèrent dans cette petite ville lombarde jusqu'en 1812. Elles y firent beaucoup de bien, tant au Collège, par l'éducation d'un grand nombre de jeunes filles, qu'à la Paroisse où elles s'employèrent avec zèle.

⁷ L'œuvre de l'école gratuite a été voulue par le Fondateur, dès les débuts de la Congrégation

rer ? [...] Que je suis reconnaissante envers Dieu pour un tel genre de vie ! (Cf. p. 48)

Des gratifications pour nos éducatrices

En 1845, en divers endroits, commençait à se répandre la rumeur de la bonne réussite de nos anciennes élèves. Elles étaient devenues d'excellentes jeunes filles - la consolation de leurs familles -, d'excellentes épouses, certaines d'entre elles de bonnes religieuses. Quel encouragement pour moi et pour toutes les Marcellines ! Chez nous, certes, on ne poussait pas les élèves vers la vie religieuse, encore moins cherchait-on à faire du prosélytisme en faveur de notre Institut, mais si une fille demandait à entrer dans notre Communauté, cela était pour nous cause d'une grande joie ⁸ ! (Cf. p.49)

⁸ Évoquons quelques-unes de ces ferventes religieuses:

- Sala Marie-Anne, proclamée bienheureuse par le Pape Jean-Paul II, en 1980
- Locatelli Catherine, deuxième Mère Générale de l'Institut
- Manzoni Thérèse, pieuse et énergique maîtresse des novices
- Bezzera Guillaumette, vive, pieuse, intelligente ; elle exerça son service de Supérieure pendant de nombreuses années.
- Maldifassi Louise, élève de Sœur Marie-Anne Sala, religieuse d'une ardente piété.
- Sala Geneviève, douce et pieuse sœur de la bienheureuse Marie-Anne

Les premières sœurs Marcellines

Formées et entraînées à la vie apostolique et par de telles mères spirituelles, toutes ces sœurs ont absorbé d'elles l'esprit de l'Institut ; elles ont puisé la pureté, l'intelligence, je dirais aussi l'élan, qui est le propre des Marcellines. [...] Que le Seigneur Dieu veuille bien continuer à les bénir ! Bien plus qu'Il veuille accorder en surabondance aux futures supérieures des Marcellines, ses dons, son aide et toutes ses grâces (cf. p 50).

-
- Videmari Rose, enseignante cultivée ; elle exerça son service de supérieure avec une bonté éclairée et maternelle.
 - Bertoloni Julie, riche d'une foi profonde, toujours disposée à l'abnégation, à l'obéissance, à la pratique de toutes les vertus.
 - Antoniani Elise, formée à l'école de la bienheureuse Marie-Anne, fut une des enseignantes les plus cultivées et notoires des Marcellines.
 - Varenne Elise, sœur de Sœur Rose et supérieure d'une grande bonté.
 - Bussola Erminia, intelligente, vive, volontaire, supérieure vigilante et sage
 - Accame Rachel, élève de Sœur Marie-Anne Sala, supérieure à Gênes, mourut encore jeune, laissant un excellent souvenir de ses vertus d'obéissance et de pauvreté.

La première manifestation publique après la reconnaissance par l'autorité civile

En 1852, le 7 mai, nous obtînmes de S.M. l'Empereur d'Autriche ⁹ l'approbation tant désirée. [...] Cela nous fit oublier plus de quatorze ans de peine, de trépidation, d'anxiété et une longue attente remplie d'espairs ! [...] Les Marcellines se préparèrent pieusement à cette sainte et solennelle célébration. [...] 13 septembre 1852 : une aube limpide et sereine ! [...] Par deux, par trois venaient les Mairaines et, avec elles, en file indienne les vingt-quatre premières Marcellines. Vêtues de noir et portant un voile blanc sur la tête, elles se dirigeaient vers le Sanctuaire de Notre-Dame de Vimercate. [...] À la fin de la célébration, l'Archevêque Mgr Romilli ¹⁰ remit à chaque sœur la Sainte Règle que lui-même avait approuvée et qui portait son autographe (cf. pp.61-62).

Une éducation novatrice

Le maintien religieux, à la fois réservé et plein d'aisance des Marcellines, l'habit qu'elles portaient, qui n'était pas monacal, mais celui des personnes modestes et dignes, les sorties et les promenades avec les élèves, bien

⁹ Sous le gouvernement de l'Empire autrichien, les instituts religieux devaient obtenir, non seulement l'approbation ecclésiastique, mais aussi celle des autorités civiles.

¹⁰ Monseigneur Romilli succéda au card. Gaisruck. Il gouverna l'Église milanaise avec foi et zèle de 1847 à 1859, en des temps forts difficiles. Il fit toujours preuve d'une bienveillance paternelle à l'égard des Marcellines.

qu'en des lieux non fréquentés, tout cela semblait à certains un peu trop novateur (cf. p.68).

Le choléra de 1855 ¹¹

En moins de huit jours, je perdis trois de mes chères filles marcellines. [...] Oh ! Quel déchirement du cœur ! Quels jours d'angoisse ! Par la suite, d'autres sœurs tombèrent malades, mais celles-là purent être toutes guéries. [...] Elles étaient les premières que je voyais mourir ! Si bonnes, pieuses, actives, formées selon le véritable esprit de l'Institut. Oh ! Mes filles aînées. Combien j'ai souffert de cette situation !

Les élèves, par contre, se portaient bien ! À la fin du mois je pus les rendre à leurs familles, toutes en bonne santé et reçus en échange mille bénédictions de leurs parents (cf. p. 70).

Le caractère de l'Institut

Il est marqué par une certaine virilité ! Ses éléments constitutifs sont : le travail et le combat ! Dieu veuille que ces combats soient toujours livrés pour la gloire de Dieu et le bien du prochain (cf. p. 74).

¹¹ L'épidémie de choléra, qui en 1855 se propagea à Milan et dans les alentours, faucha à Cernusco plus de 400 personnes ; parmi celles-ci la Supérieure Thérèse Valentini et deux autres sœurs.

1859 : L'hôpital Saint-Luc est confié aux Sœurs Marcellines

Malades à soigner, amputés à panser, mourants auxquels apporter le réconfort religieux à l'heure difficile du trépas. [...] Garder un maintien digne, une volonté ferme, des manières polies avec les malades, les préposés, les autorités. Oh ! Que tout cela était difficile et ardu ¹² ! (Cf. p. 75)

L'appel divin

Après la suppression générale des Ordres Religieux ¹³, on aurait dit que les jeunes filles s'enflammaient plus que jamais pour la vie religieuse. Que peut la perfidie des hommes contre le vouloir de Dieu ? Le sang des martyrs ne fut-il pas semence de chrétiens nouveaux, plus nombreux et fervents ? (Cf. p. 90)

¹² Pendant la seconde guerre d'indépendance, en 1859, l'hôpital Saint-Luc, où étaient hospitalisés des soldats italiens et étrangers blessés et malades, fut confié aux Marcellines. Elles pourvoyaient, non seulement à la direction de l'Hôpital, mais aussi à l'assistance spirituelle et morale des malades. Au terme de leurs fonctions, elles avaient assisté, en cinq mois, plus de 400 soldats.

¹³ En juillet 1866, le gouvernement italien promulgua des lois décrétant la suppression des instituts religieux. Les Marcellines, ayant changé la forme juridique de l'Institut, n'interrompirent point leur activité, mais progressèrent plutôt dans la fidélité à leur sainte mission.

Les Marcellines

Quelles que soient leurs aptitudes et talents, les Marcellines se présentent comme des personnes pieuses, franches, équilibrées, simples.

Après la mort du vénéré Fondateur : 11 août 1879

Le Vénéré Supérieur me fut enlevé. Depuis plus de quarante ans, nous tracions ensemble le sillon de la vie de l'Institut. Le travail le plus difficile était réservé à lui qui, pourtant, demeurait discret et modeste, nous édifiant comme un ange ! Il m'entourait de sa sollicitude comme un père ! Il me protégeait et me défendait. Lui, humble comme un enfant, me consultait, je dirais presque avec respect. Quel malheur ! Quel malheur ! Avec le décès de cet homme vénérable, pour moi tout avait disparu ! (Cf. p. 115)

Lecce : 13 septembre 1882. Ouverture de l'Institut des Marcellines

Quelle fête ! Quel accueil joyeux fut réservé aux Marcellines ! « De quoi n'est-elle pas capable la finesse de l'esprit féminin, quand elle est associée à une piété solide ¹⁴ ! (Cf. p. 131)

¹⁴ A Lecce, dans les Pouilles, les Marcellines furent sollicitées par les autorités civiles et religieuses pour donner vie à un ancien collège. L'œuvre des Marcellines fut, dès le début, grandement appréciée par la population des Pouilles.

20 janvier 1883 – Visite au Saint-Père Léon XIII

Le Saint-Père nous dit : « Félicitations ! Continuez avec courage à faire du bien et faites-en de plus en plus » (cf. p. 135).

Réflexions de la Mère Fondatrice

Tout ce qui est humain naît, grandit et meurt. Tant que notre modeste congrégation, la plus petite entre toutes, vivra dans l'humilité, l'observance de la Règle, en cherchant à en assimiler l'esprit, elle avancera et progressera. J'ai confiance en Dieu et en sa sainte protection.

Les dernières paroles de Mère Marina.

« La miséricorde, les grâces que j'ai reçues furent immenses ! Votre vieille Mère en devra bientôt rendre compte au Seigneur ! » (Cf. p. 143)

BIBLIOGRAPHIE

A.P.F. MERE MARINA VIDEMARI, *Alla Prima Fonte, (Retour aux Sources) aperçu historique de l'Institut des Marcellines*, 1875, publié par Mère Carlotta Luraschi en 1938.

MERE MARINA VIDEMARI, *Coutumier des Sœurs Marcellines* - Normes et avis de Mère Marina Videmari, 1875, publié, en 1938, par Mère Carlotta Luraschi.

MERE MARINA VIDEMARI, *Lettres*, conservées dans les Archives Générales de la Congrégation des Sœurs Marcellines.

TABLE DES MATIÈRES

Mère Marina Videmari	p. 3
Fiche biographique	p. 43
Annexe: Retour aux Sources (Extraits)	p. 51
Bibliographie	p. 67

